

UNE FAMILLE DE RESISTANTS DU 6^e

Depuis le début du siècle, la famille Drouin habitait au 13 rue du Vieux Colombier, à côté de la caserne des Sapeurs Pompiers.

En 1939, René Drouin, né le 18 juin 1889, Ingénieur, Capitaine d'Artillerie de réserve, était trop âgé pour être mobilisé. Bien que mutilé de la guerre 14/18, il voulait servir; c'est pourquoi il chercha à travailler pour la Défense Nationale, et prit une situation à Brest dans une entreprise de Travaux Publics, la Société Dodin.

René Drouin et son épouse s'installèrent donc à Brest avec leurs deux fils : André qui préparait Navale, s'engage dans la Marine au début de la guerre et est affecté à l'Ecole Navale où il poursuit la préparation du concours d'admission, et Jean-Paul, élève au lycée.

Le 18 juin 1940, le Commandant de l'Ecole Navale demande des volontaires pour faire sauter la base de sous-marins de Lannion.

André se porta volontaire avec quatre autres marins. Sa mission accomplie, il part pour l'Angleterre sur une barque de pêche. Jean-Paul, ses épreuves de bac étant annulées, erre avec sa mère sur les quais du port du commerce. Des militaires anglais sont en cours d'embarquement sur le charbonnier norvégien « INCA 3 » (port d'attache Bergen). Jean-Paul engage la conversation avec un des officiers norvégiens qui l'accepte, à bord à condition qu'il embarque avec une couverture. Pas de difficultés, un ami va se procurer rapidement la couverture demandée.

L'APPEL DU GÉNÉRAL DE GAULLE

Le « S.S. INCA 3 » appareille à 19 heures pour Falmouth.

Les deux frères se retrouvent le 1er juillet à Londres après avoir répondu séparément à l'Appel du Général de Gaulle. Jean-Paul est passé par « Delville Camp de Farnborough et Camberley ».

André, après un an d'embarquement sur le Contre Torpilleur « Léopard », fera 4 ans de guerre dans l'Aéronavale. Jean-Paul fera toute la guerre sur les corvettes. Et pourtant, Jean-Paul, atteint d'une maladie chronique, est inapte au service armé, mais dans la France Libre on est si peu nombreux que l'on accepte toutes les bonnes volontés. Il fera 5 ans de guerre.

En France, le ménage Drouin ne reste pas inactif. René commence à rassembler le plus d'informations possibles sur la Défense de la Rade de Brest et les bateaux qui la fréquentent.

Au début de septembre, René Drouin rencontre Louis Elie, un entrepreneur de transport brestois qui, aussitôt après l'Appel du 22 juin du Général de Gaulle, s'est mis à rassembler des bonnes volontés éparses. Il est nécessaire disait le chef des Français Libres « de grouper partout où cela se peut une Force Française aussi grande que possible »

Déjà en août 1940, Louis Elie donnait à ses Compagnons ses premières consignes et créait au sein de son Organisation les divers services que comptera, au temps de sa maturité, la Résistance intérieure française.

Louis Elie, Soldat de 2^eme classe de réserve, savait qu'il n'était pas un chef militaire; il fallait donc pour le conseiller, sinon pour commander l'Organisation, un officier ayant fait ses preuves sur les champs de



René Drouin.

bataille, pour recruter des volontaires, mener les hommes au combat, recueillir les renseignements.

Il demande à René Drouin de l'aider. René Drouin, Capitaine de réserve accepte de grand cœur la proposition qui lui est faite.

En ce début de septembre, Louis Elie et René Drouin allaient tous les deux faire comprendre à l'Allemand qu'en France le patriotisme n'était pas un vain mot.

Un service de renseignements est créé par un jeune Jéciste de 19 ans, Robert Busillet, qui fournira à Elie et Drouin tous les renseignements qu'ils désiraient. Dès la deuxième quinzaine de septembre, tous les services étaient en place.

« Quand les hommes veulent se battre et qu'ils n'ont pas d'armes, il finit par leur en pousser entre les bras ».

Tous les jours à midi et tous les soirs, par groupes de 4 ou 5, les volontaires se rendaient, munis de leurs pardessus, dans les cafés les plus fréquentés par les Officiers Allemands: « Hôtel des Voyageurs » etc... Ils y repéraient les porte-manteaux auxquels étaient accrochés des ceinturons chargés, posaient leurs manteaux dessus, et après avoir pris une consommation, repartaient bien vite en emportant le tout.

Combien d'Allemands furent victimes de ce stratagème.

Ce qui est certain c'est qu'au début de décembre, le dépôt d'armes au garage Abernou regorgeait déjà de quelques 250 revolvers.

Elie demande alors que cesse le manège; il faut autre chose que des revolvers.

Louis Stephan et son jeune frère Paul, embauchés à la pyrotechnie de Saint-Nicolas, vont à deux, tout au long de l'hiver 1940/41, faire sortir de l'Arsenal un poids très important de grenades, d'explosifs, de cartouches et de poudre. Puis grâce aux renseignements recueillis, Elie et Drouin font récupérer à l'Arsenal une quantité de matériel de guerre abandonné par les

Anglais, que les Allemands n'avaient pas réussi à découvrir.

Le 1er janvier 1941, répondant au message du Général de Gaulle, le Brestoïis décide de passer à l'action. Louis Elie et quatre membres de son groupe « Action » attaquent deux Allemands porteurs de mitraillettes. Deux mitraillettes de plus pour la France. Tout est prévu, ni fleurs, ni couronnes; Auffret le fossoyeur, membre de l'équipe, a tout prévu.

Demain, après-demain, presque chaque soir jusqu'à fin avril, les mêmes hommes et leurs compagnons, simultanément et à différents points de la ville, rééditent le même scénario: 3, 4, 5, 10 Allemands sont volatilisés.

Le 4 avril, un grand banquet avait été organisé à l'Hôtel Continental en l'honneur de Goering. Les Brestoïis n'allaient pas laisser passer une si bonne occasion. L'équipe de Louis Elie est à l'œuvre... une puissante explosion dans la chaufferie, et l'hôtel est en flammes.

« L'organisation du réseau fait notre admiration »:

- La collecte des armes en les prenant à l'ennemi

- Le harcèlement de l'ennemi par des attaques quotidiennes contre des patrouilles allemandes.

- L'attentat manqué contre Goering, et l'incendie de l'hôtel Continental.

Le recrutement

Mais pendant que les baroudeurs travaillent, le reste de l'équipe ne chôme pas, recueillant des renseignements sur toutes les installations ennemies du port de la rade, avec les postes de Flak. Ce qui permet à René Drouin de remettre à Rémy une énorme carte roulée de 1,50 m de haut, de toutes les installations de la rade.

Le 30 avril, au cours d'un attentat manqué, plusieurs jeunes du réseau sont blessés et, à la suite de fouilles, les allemands découvrent un carnet avec de précieuses indications sur les membres du réseau.

A partir du 15 mai, la plupart des membres du réseau sont arrêtés.

FIN DU RÉSEAU

Le 11 juin, à 9 h 30, René Drouin est arrêté à son tour.

C'en est fini du premier mouvement de résistance finistérien.

Interné d'abord à Brest, à la prison du Bougen, Drouin écrit dans sa cellule: « ... On m'avait laissé pour me distraire un livre amené par moi, « Les dessous de la solitude » de Jeanne Galzy. Titre vraiment de circonstance !... Ce livre fut lu et relu, puis je m'occupais à compter le nombre de caractères. J'écoutais avec avidité tous les bruits de la prison et ceux du dehors. Enfin, refuge suprême, qui ne me fit jamais défaut, je me retirais dans la prière, puisque, dès le début, je m'étais fait un chapelet avec les bracelets de caoutchouc de mes manches de chemise et, en l'égrenant dans la intention de tous

ceux que j'aime, je trouvais vite le réconfort et le calme ».

Tous les membres du réseau furent finalement transférés à Fresnes et jugés le 8 novembre à l'Hôtel Continental à Paris où siégeait le Tribunal. Le verdict fut sévère: 11 condamnés à mort furent exécutés au Mont Valérien, le 1er décembre 1941. 19, dont René Drouin furent condamnés entre cinq et quinze ans de réclusion.

LA DÉPORTATION

Ce dernier trajet de retour, écrit René Drouin, je ne suis pas près de l'oublier. Ce n'était pas un camion, c'était une volière roulante. Nos gardiens devenus plus humains à mesure que la fin du procès approchait, nous laissèrent bavarder, échanger nos impressions sur notre avenir. Pas la moindre tristesse, même chez les condamnés à mort, de la gaité, des discussions sur le lieu de notre future déportation: Villeneuve-Saint-Georges ou l'Allemagne? L'un, gratifié de 15 ans de prison, évaluait joyeusement le pécule qui devait en résulter pour lui à sa libération... Puis, à notre rentrée à Fresnes, ce furent des adieux un peu plus émus, car nous ne pouvions savoir quand et comment nous nous retrouverions.

En décembre 1941, René Drouin est transféré en Allemagne, à la prison de Siegburgs.



Jeannette Drouin.

Une de ses camarades de déportation, Pierre Le Conte, qui a heureusement survécu, a pu nous rapporter quelques souvenirs émouvants.

Pierre Le Conte, grand mutilé de la Grande Guerre, Peintre Officiel de la Marine, écrit donc le 26 juin 1946 à Jeannette Drouin, sa femme, qui ne recevra jamais la lettre car elle était décédée le 22 mai, à son retour de déportation.

« Laissez-moi vous dire tout d'abord, que l'attitude de votre mari a été splendide jusqu'à sa mort qui a été parfaitement chrétienne et émouvante, au dire de l'infirmier allemand qui l'a soigné, un bagnard, lui aussi mort depuis. Quelques notes que j'ai pu rapporter sur ce terrible hiver 41-42, me permettent de préciser que votre mari est arrivé à Zellwolle, camp satellite du bagne de Siegburg, un lundi, probablement le 3 mars. J'étais depuis deux mois déjà dans cet épouvantable séjour. Nous travaillions dans une usine malsaine, sur des cuves d'acide chaud dont la vapeur brûlait les conjonctives et détraquait l'estomac, remontait

ensuite au cerveau (nombreux cas de folie) ou bien paralysait plus ou moins bras et jambes.

Une conjonctivite très grave m'avait fait mettre dans une équipe qui travaillait au dehors. Ce n'était qu'un moindre mal. Il faisait un froid terrible et nous n'avions qu'une mauvaise chemise de toile avec un complet en coutil. Dès son arrivée, votre mari a été mis dans la même équipe que moi; nous nous sommes si complètement liés qu'il m'avait, quelques jours après son arrivée, raconté toute son affaire et précisé que, peu avant son arrestation, il avait été nommé Commandant de Brest par le Général de Gaulle »...

.... En mars 1942, nous avons toujours travaillé ensemble au dehors pour la firme de construction Poppel, qui bâtissait des garages pour cette Zellwolle: creusement de fondation, gâchage et transport de béton etc... Pour la bande des jeunes Brestoïis qui étaient venus avec lui, Drouin restait toujours le chef. Ils avaient en lui une absolue confiance. Vous avez sûrement entendu parler d'eux. Carof est mort, Provost est certainement vivant; je l'ai revu après la Libération. Quant aux autres, je ne sais ce qu'ils sont devenus.

Au dimanche de Pâques 5 avril, je relève la note suivante: « Nuit de dimanche à lundi: bombardement; une bombe souffle le baraquement des prisonniers de guerre français. Drouin, malade toute cette semaine, va à la visite à l'usine, « n'est pas reconnu et s'évanouit ». Je me souviens que la semaine de Pâques, votre mari n'a pas quitté sa couchette, il avait de la fièvre, les jambes enflées et ne mangeait presque pas. Et puis, au dimanche de Quasimodo, j'ai noté « Communion à l'Eglise de l'Amstalt ». Drouin est enfin évacué sur le Lazarett de la prison. Dès lors, et jusqu'au 15 mai, date de sa mort, je n'ai plus revu Drouin. Il m'a fait saluer par l'infirmier qui l'a assisté dans ses derniers moments. D'après celui-ci, votre mari serait décédé d'un empoisonnement du sang. L'aumônier de la prison lui a administré les derniers sacrements.

Après l'arrestation de René Drouin, Jeannette, sa femme, était revenue s'installer dans son appartement parisien, 13 rue du Vieux Colombier.

Dans ses dernières lettres expédiées clandestinement à sa femme, René la suppliait de se tenir à l'écart de toute activité dangereuse. Elle avait repris contact avec le réseau C.N.D. Castille en même temps qu'elle se liait avec l'organisation civile et militaire du Colonel Touny. Elle lui avait notamment présenté les pionniers de ce qui allait devenir le groupe des P.T.T. Ainsi, cette femme obscure avait-elle été choisie par le destin pour l'une des plus extraordinaires carrières de la Résistance. Recrutée par le C.N.D. en 1941, mais écartée raisonnablement du réseau après l'arrestation de son mari, elle lui

Suite de la page 5

apporte en 1942, via l'O.C.M. et sans que Rémy s'en doute, le concours somptueux du groupe des P.T.T. grâce auquel les liaisons de la C.N.D. connaissent une amélioration signalée.

Jeannette possédait deux chambres de service au dernier étage de l'immeuble de la rue du Vieux Colombier ; elle y cacha de nombreux résistants, et également des aviateurs anglais, comme en témoigne une lettre reçue par Jean-Paul en 1943. Et même, paraît-il, elle abritait dans une de ses chambres, un poste émetteur radio qui fut évacué de justesse par les pompiers au moment de son arrestation.

Ses relations devaient causer sa perte.

En effet, en novembre, Blocq-Mascart, un des chefs de l'O.C.M. et son représentant auprès du Conseil National de la Résistance était venu s'installer dans une des chambres de service de Jeannette Drouin.

Le 26 novembre, une amie de Maxime Blocq-Mascart, Mademoiselle Garnier, sonne en vain à la porte de la chambre. Elle s'apprête à tourner les talons quand survient Madame Drouin, retour de quelques courses. Celle-ci la fait entrer chez elle : « *N'allez pas attendre Maxime dans sa chambre, elle est glaciale, restez plutôt avec moi au salon* ». Les deux femmes bavardent. Soudain, un coup de sonnette. Deux policiers de la Gestapo, revolver au poing, demande à voir un certain Alex. Cet Alex, agent essentiel du réseau C.N.D. a été abattu il y a trois semaines par la Gestapo, par suite d'une trahison alors qu'il se rendait à la centrale radio. Mais les policiers dépendent de la Gestapo de Bordeaux et ne sont certainement pas au courant. Ils perquisitionnent et découvrent qu'un homme vit dans l'appartement. Mademoiselle Garnier déclare qu'elle l'a croisé quelquefois dans l'escalier, et donne comme signalement: un petit Monsieur assez gras (le contraire de Maxime Blocq-Mascart). Mais Madame Drouin est contrainte de donner plus de précisions sur son sous-locataire : « *C'est Monsieur Baudoin, un pauvre homme dont la maison a été détruite par un bombardement* ». Les policiers désappointés reviennent à Mademoiselle Garnier : « *Que faites-vous ici ?* », « *Je suis une vieille amie de Madame Drouin, voyez j'étais venue lui apporter des pommes* ». En fait, elles étaient destinées à Maxime.

Maxime qui assiste à une réunion du C.N.R. peut arriver d'un instant à l'autre.

Mais c'est Maud Lemarie, secrétaire de Maxime, qui donne tête baissée dans la souricière. Maxime l'a convoquée à six heures, il fait déjà nuit. Elle trouve la concierge campée devant sa loge bras croisés. Quelque chose dans son attitude paraît bizarre. Sans décrocher les bras, elle fait avec la main un petit geste insignifiant : « *fiche le camp* ». Maud fait demi-tour, mais au lieu de courir immédiatement au métro Saint-Sulpice pour intercepter Maxime, elle rentre dans la maison d'en face où habitait un camarade, Roger Dusseault, (le futur député). Elle voit par la fenêtre des allées et venues dans l'appartement de Madame Drouin. Elle file aussitôt à la station de métro Saint-Sulpice et a la chance de coincer Maxime au retour de sa réunion.

Le patron de l'O.C.M. est pour la deuxième fois sauvé par sa concierge.

Mademoiselle Garnier et Jeannette Drouin sont emmenées rue des Saussaies. A la première, un officier allemand de la Gestapo demande de rédiger le toast qu'il prononcera le soir même à un banquet réunissant policiers allemands et français. Elle le rédige conformément à ses directives et conclut à tout hasard, « *Vive Hitler, Vive Pétain* ». Trois mois à Fresnes. Puis le Fort du Ha à Bordeaux ; on la libèrera en avril 1944.

Jeannette Drouin, après un séjour à Fresnes, est transférée au Fort du Ha puis déportée à Ravensbruck. Rapatriée le 13 avril 1945, elle est accueillie à la Gare de Lyon par le Général de Gaulle. Son fils Jean-Paul revient d'urgence de Londres.

Mais Jeannette Drouin, complètement épuisée, meurt à l'hôpital Dubois le 22 mai 1945.

Grâce à la lettre de Pierre Le Conte et aux précisions qu'elle contient, l'acte de décès de René Drouin a pu être établi à la Mairie du 6ème et sa dépouille ramenée en France.

René et Jeannette Drouin reposent au cimetière de Pont-Sainte-Maxence, avec cette simple inscription :

« *Morts pour la France* »

Pierre Récamier

Références :

Mémoires d'un agent secret de la France Libre de Rémy, Solar 1946 - page 169

Le livre du courage et de la peur - Comment meurt un réseau - Rémy - Solar - page 69

La Longue Traque de Gilles Perrault - 1975 - Lattès (livre de poche) - page 219

J'avais des camarades de Bloch-Fleurette

CHAISE MAL ACQUISE...

Un samedi de mai au Luxembourg. Le jardin fait, comme d'habitude, le bonheur des petits et des moins petits, mais aussi de personnes mal intentionnées : les passants s'aperçoivent en effet rapidement que des individus, voulant se meubler à bon compte ou conserver un petit souvenir de leur promenade printanière, repartent en emportant avec eux une chaise du Jardin.

Remarques, palabres, rien

n'y fait, mais les témoins de la scène relèvent la plaque d'immatriculation du véhicule des voleurs. L'information est transmise au Maire, qui la transmet à son tour à la Questure du Sénat, qui porte plainte. Résultat : les coupables sont retrouvés, passent en correctionnelle le 27 septembre dernier, et sont condamnés à 4 000 F d'amende. Quand les citoyens du 6ème défendent le bon droit, et leur lieu de promenade préféré...

PROUTE : AU COMMENCEMENT ETAIT LE DESSIN...



un vieux marchand de gravures raconte...

Mémoires de Paul Prouté.

Depuis plus de 150 ans cinq générations de Prouté touchent au dessin ou à la gravure.

DES COLORISTES A LA MAIN

Si l'arrière grand-père, Etienne Prouté (1806-1859) a mené une vie empreinte de mystère, ne faisant chez lui que de rares apparitions, son épouse dirigeait déjà, au milieu du siècle dernier, un atelier de coloristes à la main. Elle recevait des éditeurs un certain nombre d'épreuves en noir ; la plupart du temps, elle en établissait elle-même le modèle de coloris et, chacune des dix ouvrières qu'elle employait apposait une couleur, les beaux bleus et rouges des manteaux de saints étant réservés aux « *vétérantes* » dans le métier...

Victor, son deuxième fils, né en 1854, fut placé comme apprenti horloger vers 1867. Outre le métier, son patron lui apprit, pendant ses moments de loisirs, le goût des classiques, en lui lisant Cervantes, Homère, Shakespeare ou Rabelais... Cependant, pour venir en aide à sa mère qui n'avait plus d'ouvrières, il s'orienta bientôt vers la profession de coloriste où il sut rapidement se faire apprécier.

DU BROCANTEUR AU BOUQUINISTE

En 1876, se trouvant à la tête de 500 francs d'économies, d'une petite collection de vues de Paris et de quelques livres achetés au hasard de ses promenades, il ouvrit un petit magasin de brocante et de bouquiniste rue Saint-Jacques.

L'un de ses premiers clients fut Harthmann qui absorba petit à petit les vues de Paris qui allaient devenir le fondement de la célèbre collection.

En 1880, Victor s'installe 96 rue de Rennes. Quand il

s'absente pour aller voir des vendeurs potentiels ou pour ramener de l'Hôtel Drouot, à dos d'homme (les « *sapins* » ou les fiacres étaient trop onéreux), dans une « *toile* » verte nouée aux quatre coins près de 30 kilos de bouquins, c'est son frère aîné Hippolyte, un être assez génial et fantasque - ne s'est-il pas avisé, un jour d'apporter à Octave Uzanne « *un petit volume recouvert de peau humaine* » -, qui tient la boutique, jusqu'à ce qu'il s'établisse comme relieur.

C'est vers 1885, dans ce magasin, que Victor fait la connaissance d'Anatole France qui apprécie le bons sens, l'humanité et l'honnêteté populaire de son ami « *le Père Prouté* ».

Mais la rue de Rennes étant à l'époque plus passagère que commerçante, les passants songeant surtout « *à ne pas rater leur train... à la gare Montparnasse* », comme le raconte Paul Prouté, on émigre 12 rue de Seine dix ans plus tard.

UN COMMERCE D'ESTAMPES ET DE DESSINS

Ici commence aussi un nouveau métier puisque Victor, abandonnant la « *bouquinerie* », s'oriente vers le commerce des estampes et des dessins anciens. En dehors des œuvres dignes des musées, peu d'amateurs s'intéressaient aux dessins avant 1900. Victor en achète des lots considérables, le plus souvent au « *pifomètre* ». La légende rapporte que dans les cartons de l'étalage rangés par prix, on aurait trouvé des dessins de Raphaël pour 3 francs !

Hélas, pendant les inondations de 1910, l'eau monte jusqu'à 1,30 mètre dans la boutique et la meilleure partie de la marchandise disparaît, notamment une série de dessins de La Hyre.

Deux ans après la mort de Victor, en 1920, son fils Paul, en

désaccord avec sa belle-mère, va s'installer 74 rue de Seine.

Après avoir eu pour berceau un chevalet à dessins garni d'oreillers, il a appris avec son père à regarder une estampe ou plutôt à la « *palper* » ; dans ses mémoires il reconnaît avoir une vue et une ouïe défaillantes (il se dit gêné par la musique, mais il a besoin des bruits de la vie) ; en revanche il avoue que le toucher lui a toujours « *apporté de grandes voluptés* », son « *vice suprême* » étant de « *faire frissonner le papier d'une vieille estampe* » ... Le graveur et critique d'art Loys Delteil l'a initié à la préparation des ventes et lui a fourni le fichier de ses clients.

Peu à peu, ayant vendu son âme au « *Travail* », Paul constituera un fond considérable d'estampes : 30000 épreuves des vues de France parues dans « *L'Univers pittoresque* », des milliers d'épreuves de chansons illustrées par Lautrec et Steinlen, plus de 400 épreuves d'eaux fortes de Renoir sans oublier ce paquet d'épreuves du « *Paravent* » de Bonnard apporté sur le coup de 19 heures un soir de la Saint-Sylvestre !

Précurseurs dans l'engouement pour les dessins et gravures, les Prouté le furent aussi dans la restauration du quartier Saint-Germain puisque, ayant découvert que leur boutique, située sur l'emplacement de l'ancienne Foire Saint-Germain des Prés avait été édiflée par Jean-Baptiste Blondel vers 1816, comme le marché Saint-Germain - actuellement en cours de restauration -, ils décidèrent de faire abattre le remplissage qui dissimulait de belles arcades de pierre et de remettre en valeur l'architecture originale de leur maison ; l'aménagement fut inauguré le 30 avril 1957 par Victor Faure, maire du VIème arrondissement.

Hubert, fils cadet de Paul, « *le doux, l'artiste, le rêveur* » (comme le décrivait Victor Faure dans son allocation de 1957), épris de tout ce qui est beau, peinture, sculpture, musique, archéologie - son métier ne touchant qu'un « *fragment de l'art* » -, a rejoint son père en 1940. Aujourd'hui, il dirige l'affaire, assisté de 8 personnes, dont 3 de sa famille, son épouse, Michèle et ses deux filles jumelles Sylvie et Annie.

De 100 à 500 000 francs, on trouve ici quelques centaines de milliers d'estampes et des centaines de dessins de toutes les époques, avec cependant peu de contemporains et pas de jeunes artistes car il s'agit là d'un autre métier.

Des petites gravures de paysages du XIXème siècle aux dessins de Giacometti en passant par les eaux-fortes de Rembrandt et les lithographies de Toulouse Lautrec, érudits, marchands, collectionneurs ou passants du samedi après-midi peuvent, pendant des heures feuilleter dans les cartons « *les estampes et les dessins qui sont* », comme l'écrit René Huyghe, « *la confiance la plus intime du passé et de l'art* ».

Marie-José Sabouraud